



ISSN 2007-4654

ISSN en ligne : 2260-8109

Langue d'intégration, langue d'exclusion. Une question de perspective

Marie Nicole Thouvard

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique

marie.thouvard@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0002-5487-6388>

Reçu le 30-07-2021 / Évalué le 07-10-2021 / Accepté le 10-10-2021

Résumé

Le français est souvent considéré de nos jours comme une langue qui ouvre des portes, mais qu'en est-il pour les migrants du XIX^e siècle au Mexique qui décidèrent de rester dans leur seconde patrie ? Que s'est-il passé au fil des générations ? La transmission de la langue est-elle toujours à la une ? Le français a parfois joué un rôle d'intégration à une communauté plus ample, voire à une élite en relation avec les hautes sphères du pouvoir mexicain. Toutefois, dans d'autres circonstances, il excluait les migrants de la vie locale sous forme d'une barrière contre l'intégration, ou bien il excluait les locaux de la vie communautaire des migrants : la langue marque dans ces cas une frontière. Grâce à l'expérience des Barcelonnettes, l'article qui suit étudie les phénomènes en relation avec le français, l'intégration et l'exclusion au fil des générations.

Mots-clés : migration, sociolinguistique, intégration, exclusion, frontières

Lengua de integración, lengua de exclusión. Una cuestión de perspectiva

Resumen

El francés suele considerarse hoy en día una lengua que abre puertas, pero ¿qué pasa con los migrantes franceses del siglo XIX que llegaron a México y decidieron quedarse en su segunda patria? ¿Qué ha ocurrido con el paso de las generaciones? ¿La transmisión de la lengua sigue siendo una prioridad? A veces, el francés ha desempeñado un papel en la integración a una comunidad más amplia, e incluso a una élite vinculada con las altas esferas del poder mexicano. Sin embargo, en otras circunstancias, excluía a los inmigrantes de la vida local, como una barrera para la integración. O excluía a los locales de la vida comunitaria de los inmigrantes: en estos casos, el idioma marca una barrera. A través del caso de los Barcelonnettes, el siguiente artículo examina los fenómenos relacionados con el francés, la integración y la exclusión a lo largo de las generaciones.

Palabras clave: migración, sociolingüística, integración, exclusión, fronteras

**Language of integration, language of exclusion.
It depends on different points of view**

Abstract

French is often considered a language that opens doors, but what about the 19th-century French immigrants to Mexico who decided to stay in their second nation? What happened over the generations? Is the transmission of French still a priority? French has sometimes been a means of integration into a larger community and even into an elite with connections to the upper echelons of Mexican power. However, in other circumstances, it has been a barrier to integration excluding immigrants from local life. Or it excluded the locals from immigrants' community life: language also marks a border in these cases. Through the example of the Barcelonnettes, the following article studies the phenomena related to French, integration, and exclusion over the generations.

Keywords: migration, sociolinguistics, integration, exclusion, borders

Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ? (Maalouf, 1998 : 9)

Introduction

Mon expérience en tant que jeune chercheuse française, formée dans l'interdisciplinarité au Mexique, m'a poussée à réfléchir sur une réalité qui est mienne, à l'observer depuis l'extérieur. Cette réalité est celle d'une migrante partie de son pays très jeune (à tout juste 18 ans) et de ses confusions identitaires et linguistiques. Bien sûr, ce n'est pas de moi que je parlerai à continuation, mais je considère que le contexte est important à connaître pour comprendre les inquiétudes et les intérêts qui ont dirigé mes recherches universitaires : située au carrefour entre deux mondes et deux langues, comme dirait Amin Maalouf (1998), j'ai formé ma propre identité singulière en luttant pour ne pas tomber dans le piège des *identités meurtrières*.

Il est donc tout naturel que je me sois tournée vers l'analyse de la migration française au Mexique. D'abord vers les fameux Barcelonnettes, connus de par leur succès dans le commerce, puis vers l'ex-colonie agricole de Jicaltepec (puis San Rafael) à Veracruz. Dans cet article je présenterai les résultats préliminaires de mes recherches en cours. Il s'agit là de l'esquisse d'une réflexion sur l'immigration

française au Mexique, centrée sur la langue française comme moteur d'intégration à une communauté, un atout, ou le contraire, suivant la situation : une contrainte pour l'intégration au pays de réception. Je me centre sur le cas des descendants de migrants barcelonnettes comme exemple de ces relations sociolinguistiques en comparant les différentes expériences existantes. Cet article n'a pas de prétention théorique, le but étant de décrire ce qui se passe au niveau de la transmission (ou l'absence de celle-ci) du français d'une génération à l'autre dans des familles françaises qui ont immigré au Mexique en tenant compte du contexte et de la réalité des migrants et de leur descendance. Cela aidera à comprendre les mécanismes de conservation ou d'abandon de la langue des ancêtres.

Grâce à l'analyse de données qualitatives, j'ai pu interpréter et donner un sens à toutes mes données ethnographiques (Lester, Cho, Lochmille, 2020) provenant d'entretiens et de questionnaires appliqués à des descendants de Barcelonnettes parsemés à travers tout le Mexique. Étant donné les circonstances sanitaires auxquelles nous faisons face, j'ai commencé par une enquête en ligne, diffusée grâce à plusieurs réseaux sociaux (sur Facebook) qui réunissent des descendants de Français au Mexique, dans le but d'avoir un panorama général de l'utilisation des langues entre descendants de Barcelonnettes. La dernière case offrait la possibilité de rester en contact par courriel pour ceux qui le désiraient. Parmi les 65 réponses obtenues, une trentaine de personnes ont accepté de participer à la recherche de façon plus personnelle. J'ai réalisé avec elles une première étape qui consistait à répondre à une série de questions par courriel sur la relation du descendant avec le français, ainsi que la relation du migrant avec les langues. Il ne s'agissait pas d'un questionnaire, mais plutôt d'un entretien personnalisé par écrit. L'idée de commencer par écrit était, suivant les critères de Cook (2012), de laisser le temps aux participants de réfléchir aux réponses, de s'exprimer et laisser libre cours à leurs pensées sans être interrompus par une mauvaise connexion lors d'un appel, par exemple. De plus, cela m'a permis de lancer mes entretiens (en différé) de façon simultanée. Par la suite, j'ai fait une visioconférence avec les personnes intéressées pour faire connaissance et que chacun me raconte son histoire familiale et ainsi dissiper les doutes et apporter des précisions. Dans certains cas, les réponses sont le résultat de conversations en famille, entre époux (dans les cas où les deux familles sont d'origine française), entre frères et sœurs ou entre parents, enfants et petits-enfants, les groupes focaux se formant naturellement, sans que je le demande. Tous les entretiens étaient semi-dirigés, et orientés thématiquement. Les profils réunis sont extrêmement divers : hommes et femmes de façon équilibrée, entre 21 et 82 ans, de plusieurs générations (parfois d'une même famille), de divers contextes socio-économiques, vivant dans plusieurs régions du pays (bien que les

résidents de Mexico soient une majorité, il y a aussi une grande diversité entre eux), en relation ou non avec d'autres Français, etc. Tout le travail a été réalisé en ligne depuis janvier 2020, et est encore en cours pour une partie de ma thèse doctorale¹.

Les grandes lignes de l'histoire migratoire

Le cours de l'histoire des Barcelonnettes au Mexique s'est diversifié au fil du temps et des générations, offrant aujourd'hui des pratiques linguistiques diverses et variées en fonction du vécu de chaque famille. C'est ainsi que l'on peut trouver des similitudes et des convergences permettant d'établir des profils en ce qui concerne l'héritage linguistique des descendants de migrants restés au Mexique.

Il est important de remettre cette migration dans son contexte, en plein cœur du XIX^e siècle, c'est-à-dire, au sein d'une Europe en pleine transformation sociale et politique, avec un boom démographique et une industrialisation, qui pénalise l'économie rurale qui a du mal à se maintenir. C'est l'époque des grandes migrations et de la ruée vers l'Amérique ; cependant, le rêve de nos migrants n'était pas forcément lié à la recherche d'un Eldorado, mais plutôt à la survie. Par ailleurs, nous trouvons de l'autre côté un Mexique indépendant depuis peu, une jeune nation en construction qui cherche à se moderniser et exprime un intérêt tout particulier pour recevoir des Européens afin de peupler son territoire et l'aider dans ce projet national. Il ne s'agit donc pas de migrants indésirables au sein d'une société qui les considère comme inférieurs, mais bien tout le contraire.

Barcelonnette, située dans l'actuel département des Alpes de Hautes Provence, se composait d'une population depuis toujours propice à la migration. Encadrée dans la Vallée de l'Ubaye, peu opportune à créer une autonomie, sa situation géographique conflue à ce que Barcelonnette se trouve refermée sur elle-même durant tout l'hiver, qui était rude. La migration saisonnière était une façon de faire face à de telles conditions et de remplir les bourses, en plus de permettre aux familles les plus démunies d'avoir une bouche en moins à nourrir lors de cette saison difficile². La population se répartissait entre ceux qui se consacraient au colportage et ceux qui étaient suffisamment instruits pour devenir instituteurs. De ce fait, la vallée était particulièrement reconnue pour cela : ces longues veillées où les enfants demeuraient enfermés permettaient un apprentissage de qualité. D'où le fait que la première école normale de la région ait été implantée à Barcelonnette même. Il est indiscutable que le XIX^e siècle a surpris une vallée où la population parlait tout aussi bien un provençal alpin (ou *gavot* de par son nom local) que français et était plutôt avancée au niveau de l'alphabétisation, mais souffrait d'une situation économique peu soutenable. Le manque de connexion avec le reste

du pays et l'industrialisation qui rivalisait avec la manufacture rurale locale furent autant de raisons pour que les jeunes tentent leur chance outre-Atlantique.

C'est au début du XIX^e siècle que les précurseurs s'aventurent et préparent le terrain pour ce qui fut par la suite une migration en chaîne qui dura environ 100 ans. Les Barcelonnettes se sont tout d'abord fait connaître dans le monde commercial (textile), puis ils diversifièrent leurs activités dans l'industrie (dans différents secteurs) et dans le domaine des banques et des assurances. L'apogée de cette migration se situe clairement durant le Porfiriato (entre 1876 et 1911), grâce aux facilités données aux Français considérés comme modèles à suivre par le gouvernement mexicain de l'époque. Ils s'installèrent surtout dans la capitale durant les premières années, mais leur expansion suivit leur succès économique et, avec l'ouverture de réseaux de communication dans tout le pays, ils se dispersèrent. Dans ce cas particulier, la migration était orientée à un travail intense durant 15 ou 20 ans dans l'unique but de réunir un pécule suffisant pour rentrer au pays et se permettre d'avoir une vie meilleure. Cet objectif s'appuyait sur le retour triomphal de deux migrants en 1845, ouvrant de nouveaux horizons moyennant des réseaux familiaux et d'amis. Il est important de souligner qu'il s'agissait d'une migration « individuelle », « au compte-goutte », par invitation d'une connaissance ou d'un chef d'entreprise de passage au pays, ou en réponse à une carte envoyée par un oncle, cousin ou frère établi au Mexique. Cela offrait une certaine sécurité pour les jeunes migrants qui savaient où ils allaient, et ça permettait de souder des réseaux communautaires.

Le déclin commença avec la Révolution mexicaine de 1910, suivie par la Première Guerre mondiale. Malgré un court rebondissement durant l'Entre-deux-guerres, les crises, la Seconde Guerre mondiale et les changements politiques par rapport à l'immigration et à la régulation du travail pour les étrangers au Mexique finirent par étouffer toute tentative, voire l'intérêt pour la migration³. C'est pourquoi on observe des situations assez différentes entre les migrants du XIX^e et ceux du XX^e siècle.

Le français au fil du temps

À continuation, je présenterai la situation actuelle de la connaissance et de l'utilisation du français par les descendants de Barcelonnettes. Grâce à l'analyse des enquêtes et des entretiens, plusieurs explications récurrentes ont pu être reconnues pour définir les situations les plus propices à l'héritage de la langue des ancêtres, et celles où celui-ci n'a pas été la priorité. On peut facilement faire le lien entre la description sociolinguistique qui suit et les groupes que Patrice

Gouy (1980 : 102-105) délimite pour distinguer les descendants en fonction de leurs attitudes en 1980. À Mexico, il dépeint les *traditionalistes* comme ceux qui suivent les conventions et ont tendance à rester cloîtrés dans la « colonie » à cette époque ; de nos jours, on pourrait penser aux Barcelonnettes qui restent exclusivement dans les milieux français, ce qui n'est pas si courant. Les *modernistes* sont la majorité aujourd'hui et il s'agit des personnes qui se sont intégrées, mais restent fortement liées à la communauté française dans plusieurs domaines et qui fréquentent leurs milieux de rencontre et parlent encore français pour la plupart. Les *mexicanisés* sont les descendants qui ont eu une histoire un peu différente où une génération a coupé les ponts avec les origines pour une raison ou une autre ; dans ces cas-là, l'expérience linguistique tend à une intégration totale, ce qui inclut l'usage exclusif de l'espagnol. Finalement, l'auteur met à part la catégorie des *Barcelonnettes de l'extérieur*, en faisant référence à ceux qui résident en province. Ces groupes sont encore bien présents et on pourrait certainement modifier leurs caractéristiques pour les actualiser et les adapter à toute la République, mais ils illustrent parfaitement la situation actuelle et peuvent être mis en parallèle avec l'héritage des langues.

Les premiers Barcelonnettes, ayant pour but de rentrer en France, ne s'efforcèrent pas autant que les suivants pour apprendre l'espagnol, néanmoins, ils se rendirent vite à l'évidence du fait que le manque de communication n'était pas à leur avantage : il convenait d'apprendre la langue pour monter les échelons, prendre du grade, faciliter les relations avec l'élite mexicaine et avoir du succès. Ce qui ne veut pas dire que le français était abandonné pour autant, bien au contraire : il était tout aussi nécessaire pour les affaires internes aux commerces français. On entend souvent parler d'un « empire barcelonnette au Mexique », et ce n'est pas gratuit. Il y avait effectivement une communauté fort soudée dans la capitale, avec ses propres règles. Il fallait faire partie du groupe pour pouvoir réussir dans cette entreprise risquée qu'est la migration. Cependant, il y a une connexion indéniable et assez évidente entre le fait qu'un descendant ait appris ou non le français et la génération à laquelle il appartient. La transmission diminue à mesure que l'on s'éloigne dans le temps de la génération des migrants. D'autre part, les migrants qui sont arrivés au Mexique au XX^e siècle n'avaient plus les mêmes intentions : le retour au pays ne faisait plus partie du projet, donc le français n'était plus aussi chéri. De plus, l'anglais a aussi eu un rôle dans le déplacement de l'importance du français dernièrement, les priorités changeant.

Autrement dit, au fil des générations, en s'éloignant de la capitale et en s'installant définitivement au Mexique, en se mariant avec des Mexicains⁴ de souche et en fondant une famille, bien des Barcelonnettes s'intégrèrent au pays d'adoption et

s'éloignèrent de cette grande communauté, par choix, soit par besoin. L'intégration découle dans certains cas de l'échec à l'intérieur du système communautaire et de la fuite pour survivre ailleurs ; dans d'autres cas, cela montre un éloignement progressif dû au fait qu'appartenir au groupe ne représentait plus un atout (surtout en province et à l'époque de la Révolution où il ne faisait pas bon être Français). En général le français s'est tout de suite perdu dans ces cas-là. Et pourtant, jusqu'à nos jours, la capitale abrite une communauté très forte et des institutions qui maintiennent tant la langue que la culture française en général, qui projettent une image qui reste intacte, égale à elle-même. C'est pourquoi un symbole identitaire continue à être la langue : elle est nécessaire pour accéder à certains privilèges, pour rester dans le cercle, ou simplement pour faire le lien avec les ancêtres et l'histoire familiale.

Grâce à l'analyse de témoignages par rapport à l'évolution de la transmission ou non du français et les contextes dans lesquels elle s'est produite, on confirme que là où la présence d'une communauté française importante et enracinée se joint à l'existence d'écoles françaises (Lycée Franco Mexicain, École Molière, Le petit Cours de Mme Tron, Le cours de Mme. Durand, Collège Français du Pedregal, etc.) et d'autres institutions (Club France, paroisse française, etc.), comme à Mexico, il existe une importante préservation du français chez les descendants barcelonnettes, surtout si les mariages ont continué à avoir lieu entre Français ou descendants de Français.

On constate par ailleurs que, pour beaucoup de Barcelonnettes, le français est aujourd'hui lié à la famille, à l'intimité, à l'amitié, c'est-à-dire, à une relation entre proches. Dans ce sens, nous pouvons entrevoir un lien avec l'appartenance et l'identité. Une pratique fort intéressante entre les descendants totalement plongés dans les deux langues est le « fragno », que les descendants décrivent comme un mélange de français et d'espagnol de façon aléatoire et spontanée, pas toujours conscient, qui s'utilise dans des contextes franco-mexicains. Il est intéressant de souligner que les résultats de l'enquête montrent que, proportionnellement, les hommes apprennent et utilisent davantage l'espagnol, tandis que les femmes sont celles qui apprennent et utilisent davantage le français. Il peut y avoir un facteur de conservation lié au genre, suivant le stéréotype de la femme au foyer ayant peu de contacts avec le monde extérieur et se chargeant de l'éducation des enfants, et de l'homme qui sort travailler et s'intègre plus rapidement grâce à l'utilisation de l'espagnol (cela a été suggéré par certains participants dans cette situation, en parlant de la génération précédente). C'est une question à étudier dans le futur, mais pas seulement dans ce sens : un autre point crucial semble être lié au genre de la génération suivante dans certains cas, c'est-à-dire, dans la génération née au

Mexique, les hommes ont eu tendance à moins transmettre le français et à moins insister sur l'éducation française que les femmes (surtout en dehors des villes où il y a une grande communauté française). Si on parle de langue *maternelle*, ce n'est pas pour rien ! Effectivement, les mariages en dehors de la communauté française ont souvent conduit à un éloignement de celle-ci, surtout en province, et à une perte progressive du français en conséquence.

Il est important de mettre en relation cette partie du français comme langue intime et identitaire avec le fait qu'elle est souvent utilisée de manière excluante dans des environnements publics pour communiquer en privé entre proches, de sorte que les personnes autour ne comprennent pas la conversation. L'exclusion se produit également au sein du foyer lorsqu'il y a une rupture générationnelle, quand les générations précédentes décident de ne pas transmettre la langue et parlent français entre elles lorsqu'elles veulent garder le secret : il s'agit d'une exclusion intra-familiale.

Dans ce sens, le souhait actuel des descendants d'apprendre ou d'améliorer leur français est lié à deux types d'objectifs : l'un utilitaire et l'autre identitaire. L'identitaire renvoie aux origines et au désir de renouer avec les ancêtres qui ont migré, surtout après une rupture de la transmission. L'utilitaire correspond à une vision du français comme un outil profitable ou avantageux dans certains contextes, principalement pour voyager en France et maintenir le contact avec ce côté de la famille. Il permet également d'accéder à certains emplois, à des informations sur l'histoire familiale, de lire et de communiquer (que ce soit avec des proches en France, ou avec des membres de la communauté au Mexique lorsqu'ils organisent des événements en français). En bref, la langue ouvre des portes et des horizons qui font rêver les descendants qui n'ont pas cette possibilité et sentent cette barrière. En parallèle, dans certains cas, les descendants témoignent du fait qu'avoir vécu dans une « bulle française ou francophone » (pour utiliser leur expression), c'est-à-dire à échelle communautaire et par rapport à l'usage quasi exclusif du français dans leur jeunesse, ainsi que le fait de ne pas maîtriser complètement l'espagnol, a rendu difficile, voire impossible, leur intégration dans le pays d'accueil malgré le fait qu'ils soient nés au Mexique.

Une hypothèse sur les dynamiques sociolinguistiques dans ce cas d'étude

Une langue permet de tisser des liens, elle régit l'identité et oriente les relations sociales. Autrement dit, elle unit de façon interne, et exclut de façon externe. Ce qui suit est une première interprétation des dynamiques sociolinguistiques en jeu pour expliquer les différentes configurations.

Les raisons pour conserver ou non le français sont diverses. Il y a une génération ou deux en arrière, pour les Barcelonnettes de Mexico, le français représentait un surplus notoire pour monter dans la hiérarchie ; en contrepartie, en province, là où la communauté était plus dispersée et la langue n'était pas d'une grande utilité, l'intégration à la terre d'accueil s'est présentée comme un besoin et un but. La situation actuelle est en continuité avec l'histoire de chaque groupe ou famille.

Pour en revenir au poids de la langue dans la construction de l'identité, Maalouf (1998) nous explique que l'identité ne se compartimente pas, on ne peut pas calculer le pourcentage de chaque élément qui l'intègre, mais on met en avant un aspect ou l'autre suivant l'époque de notre vie, le contexte, ou encore notre histoire. Les sentiments d'appartenance ne sont pas statiques durant toute notre vie, ils varient, ainsi que nos actions et réactions par la même occasion. Et bien sûr, le cas des migrants et leurs descendants est un exemple irréfutable de cela : ils ne sont donc pas Français ou Mexicains, mais bien les deux (dans le cas de double nationalité il y a en plus une reconnaissance formelle de ces deux identités), parfois plus l'un que l'autre, momentanément et selon les circonstances. Dans toute cette construction, Amin Maalouf insiste sur le fait que la langue joue un rôle à part : *De toutes les appartenances que nous nous reconnaissons, elle est presque toujours l'une des plus déterminantes* (Maalouf, 1998 : 170).

Ce que nous avons pu observer dans notre cas d'étude, c'est un déplacement linguistique, à savoir, le remplacement d'une langue par une autre dans la pratique quotidienne à la suite d'un contact constant, ce qui implique, par la même occasion, un changement de langue dominante (Lastra, 2003 : 182-183). Dans le cas étudié, ces changements progressifs se sont faits sur plusieurs générations : le fait qu'une génération ait commencé à utiliser beaucoup plus l'espagnol ne signifie pas que celui-ci ait été la langue dominante de ces mêmes acteurs. Dans ce sens, Lastra (2003 : 183) rappelle que le contexte du contact entre les langues est de la plus haute importance pour analyser le résultat : certains contextes sont plus favorables à la conservation des deux langues en contact (comme Mexico dans notre analyse), alors que d'autres poussent à l'abandon ou au choix exclusif, ce qui aura bien évidemment une répercussion sur les comportements à l'égard de la langue en question. Dans certains cas, la langue représente une opportunité de mobilité sociale, un atout. Nos résultats indiquent que dans les villes où il existe une communauté française importante et une élite mexicaine proche de celle-ci, la langue française acquiert un tout autre sens qu'en province. Dès le début, pour les Barcelonnettes, l'espagnol était la langue qui allait leur permettre de monter dans la hiérarchie en les aidant à communiquer, ce qui est aussi le cas en province pour les descendants de migrants français qui ont cherché à s'intégrer totalement

au Mexique. La différence par rapport au français est donc plutôt liée à la réalité propre à chaque famille et son vécu.

Réflexions finales

Les définitions identitaires, les liens conjugaux, le fait qu'il s'agisse de la branche maternelle ou paternelle, les relations avec une communauté française et le lieu de résidence sont autant de facteurs essentiels pour comprendre l'importance donnée à la transmission du français ou son abandon d'une génération à l'autre entre les Barcelonnettes au Mexique.

Assurément, cette configuration se retrouvera dans bien d'autres cas migratoires. Il serait intéressant de contraster ce cas avec les ex-colonies agricoles de Jicaltepec et San Rafael, dans l'État de Veracruz.⁵ Ce sont deux expériences migratoires simultanées, de différentes régions de France. Ce qui diffère clairement du cas des Barcelonnettes, c'est qu'ils restèrent dans une communauté française très soudée et isolée, dans le sens où il y avait une certaine autarcie, tout du moins durant les premières décennies. L'éloignement progressif avec la France se fit sentir au début du XX^e siècle, les jeunes ne voulant pas effectuer leur service militaire et encore moins s'enrôler pendant la guerre. Le tout mena finalement au schisme de 1916 : Jicaltepec et San Rafael perdirent leur statut de colonies françaises et l'intégration au pays de réception se fit peu à peu. Les deux groupes de migrants se rencontrèrent parfois ; il y a plusieurs histoires de convergence, de Barcelonnettes qui s'installèrent à San Rafael pour monter des maisons de commerce, par exemple. L'expérience de l'ex-colonie de Jicaltepec et San Rafael par rapport à la transmission et utilisation de la langue française entre descendants de colons diffère en tout point. La langue française a perdu son importance au début du XX^e siècle en raison de la valeur attribuée au « nom de famille » comme marque de prestige. C'est-à-dire qu'à bien des égards, pour les descendants des colons, c'est l'histoire familiale, le lien direct avec les ancêtres, le mythe de l'origine, qui régit la place dans la société, et non la langue française : il est plus important d'être le petit-fils d'untel, qui était français et a joué tel rôle dans la colonie, que d'avoir conservé un lien quelconque avec la France et le français de nos jours. Par ailleurs, la proximité due à la taille relativement restreinte de la communauté permet de conserver cette mémoire facilement et d'être reconnu par ses pairs. Mais ce n'est pas le sujet de cet article.

Pour les Barcelonnettes résidant en province, l'espagnol étant la clé de l'intégration, le français était parfois banni dans l'idée qu'il pourrait nuire, fermer des portes et provoquer des préjugés contre eux. C'est une des raisons principales

de la prise de décision catégorique de ne pas vouloir que la génération suivante apprenne la langue. L'espagnol et l'intégration rendant possible un développement professionnel, le français a été laissé de côté car il ne leur était plus utile au quotidien. En revanche, d'autres personnes ont trouvé des avantages à appartenir à la communauté française qui pouvait leur offrir des contacts et un soutien pour les affaires. Ces personnes-là ont attribué un autre sens au français, une autre valeur. Il est possible que cette relation diffère selon le domaine de travail et la zone du pays où se trouvent les descendants, c'est un des aspects à traiter dans la thèse en cours. Ne pas parler français peut se transformer en une contrainte pour entrer en contact avec la communauté française et lever des barrières entre descendants.

En outre, suivant les éléments définis comme importants pour l'identité personnelle et familiale et les attributs qui prouvent l'appartenance à un groupe ou l'autre, le français peut jouer un rôle important ou non. Sans aucun doute, c'est une situation bien particulière que vivent ces descendants qui ont été éduqués, formés et ont socialisé uniquement à l'intérieur de la communauté franco-mexicaine, dans un contexte propice à l'apprentissage du français. Néanmoins, bien que la langue soit fortement liée à l'identité, il existe des cas où celle-ci perd son emprise lorsque d'autres éléments identitaires prennent sa place et se sont proclamés prioritaires : l'arbre généalogique, le nom de famille, etc. Toutefois, dans les grandes villes, on ne se reconnaît plus car les mélanges ont provoqué la disparition des noms de famille. La langue peut dans ce cas être un point commun plus efficace pour prouver les origines, pour se reconnaître dans un groupe et c'est une façon de se rattacher au passé. S'il est vrai que cela permet l'intégration, cela fixe les limites du groupe par la même occasion : qui n'a jamais utilisé le français pour discuter de façon privée avec quelqu'un dans les rues de Mexico pour ne pas être compris ? C'est une fatalité : tout groupe social a besoin de ses propres limites pour permettre l'intégration de ses membres, en excluant les autres.

Finalement, pour reprendre les grandes lignes de ce texte, nous avons plusieurs cas de figure par rapport à la transmission ou non du français : une transmission forcée, une transmission plus naturelle, une perte progressive non intentionnelle et un rejet catégorique. Les raisons sont contextuelles, identitaires et pragmatiques : si l'on peut tirer profit du français, ou au moins l'utiliser avec d'autres personnes, il est plus probable qu'il se conserve. Suivant les cas, le français représente une langue d'intégration intra-communautaire qui peut être à la fois un barrage qui empêche les personnes qui ne font pas partie du groupe de s'approcher ; dans d'autres cas, la langue française est une barrière en elle-même pour l'intégration et une entrave au développement personnel en dehors de la communauté. Les frontières linguistiques et la considération du français comme langue d'intégration ou d'exclusion est donc une question de perspective, selon l'origine des regards en jeu.

Bibliographie

- Chabrand, E. 1987. *De Barceloneta a la República Mexicana*. Mexico: Banco de México.
- Charpenel, E. 1986. *Miscellanées Ubayennes*. Romans : Imprimerie Deval.
- Coste, J. 1995. *Vallis montium. Histoire de la vallée de Barcelonnette*. Barcelonnette : Sabença de la Valèia, Archives de la Vallée de l'Ubaye.
- Cook, C. 2012. « Email interviewing: generating data with a vulnerable population ». *Journal of Advanced Nursing*, n° 68, p. 1330-1339.
- Gamboa, L. (coord.) 2008. *Los barcelonnettes en México: Miradas regionales, siglos XIX y XX*. Puebla : BUAP.
- Génin, A. 1933. *Les Français au Mexique du XVI^e siècle à nos jours*. Paris : Argo.
- Gouy, P. 1980. *Pérégrinations des Barcelonnettes au Mexique*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Lastra, Y. 2003. *Sociolingüística para hispanohablantes: Una introducción*. México: Colmex.
- Lester J., Cho Y., Lochmille R. 2020. « Learning to Do Qualitative Data Analysis: A Starting Point ». *Human Resource Development Review*, n° 19, p. 94-106.
- Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- Proal, M. et Martin-Charpenel, P. 1998. *Los barcelonnettes en México*. Mexico: Ed. Clío.
- Surmely, L. et Homps H. (eds.) 2014. *Les Barcelonnettes au Mexique. Récit, témoignages, recherche*. Barcelonnette. Sabença de la Valèia, Musée de la Vallée.
- Thouvard, M. 2018. *Los juegos de identidad en San Rafael, Veracruz*. Thèse (Mg.). Facultad de Filosofía y Letras, Instituto de Investigaciones Antropológicas, Universidad Nacional Autónoma de México. Mexico: UNAM.

Notes

1. Cet article a permis un apport considérable à la thèse au sujet de l'analyse des contextes ayant une influence considérable sur les relations à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté barcelonnette. L'interprétation sur l'inclusion et l'exclusion a facilité le choix des critères à prendre en compte en lien avec le rapport langue-relation sociale.
2. Au sujet de la situation géographique et de l'histoire sociale, économique et politique de la vallée, consulter Coste (1995), Surmely et Homps (2014), Gouy (1980), Charpenel (1986) et Gamboa (2008).
3. Pour en savoir plus sur l'histoire de la migration barcelonnette, consulter Génin (1933), Gouy (1980), Surmely et Homps (2014), Charpenel (1986), Chabrand (1987), Gamboa (2008) et Proal et Martin-Charpenel (1998).
4. Le commentaire va surtout dans le sens de Barcelonnettes (ou leurs descendants) s'unissant à des Mexicains, étant donné que la grande majorité des Françaises se sont mariées avec des Français (nés au Mexique ou venus de France), mais il ne faut pas exclure la possibilité de mariage avec des Mexicains.
5. Pour avoir une première approche sur la migration à Jicaltepec et San Rafael, consulter Thouvard (2018).